Document generated on 04/18/2024 6:53 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le cycle

Silvie Brouillette

Number 109, Spring 2006

Défaillances

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14228ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Brouillette, S. (2006). Le cycle. *Moebius*, (109), 29–32.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Silvie Brouillette

Le cycle

Tacher

Mardi après-midi, Maryse prend ses messages en terminant son espresso. Le patron entre dans son bureau, elle renverse le café sur son chemisier neuf. C'est comme ça pratiquement tous les jours mais elle ne s'y fait pas. À tous moments il débarque en criant à propos de tel ou tel dossier, puis il repart faire le coup à quelqu'un d'autre. Sauf que les autres ne sont pas aussi nerveux qu'elle. C'est son premier poste intéressant et bien payé. C'est probablement cela qui la stresse. Faudrait peut-être diminuer la consommation de café, songe-t-elle en vidant un sachet de sel sur la tache.

Laver

Il est tard et la buanderie est presque vide. Maryse vient d'entamer le cycle délicat quand elle sent une dame s'approcher d'elle. Un mélange corsé d'urine et de café lui pique le nez. À la machine 4, un homme aux cheveux hirsutes, affublé d'une chemise de chasse, lui lance un regard complice. Il est très beau. La femme qui sent le pipi entreprend Maryse :

— Ce savon-là, là, le Zéro, ça lave-tu ben ? Non mais, je demande ça de même. La bouteille est belle mais ça l'a pas l'air ben fort.

Courtoise, Maryse répond :

— Ah oui, oui, ça fonctionne très bien.

— J'ai toujours pensé que c'tait faitte pour la lingerie. Mais vous là, vous avez l'air de vous en servir pour pas mal toutte hein ? fait-elle en fixant attentivement le tourbillon dans la machine.

— Euh, oui... ça dépend.

— En toué cas, moé j'en ai porté des dentelles frivoles dans mon temps. C'tait pas la mode des caleçons d'homme. On dirait que les femmes savent pu s'habiller, trouvez-vous ?

— Ben, je le sais pas trop là...

— Hon, j'parlais pas pour toé, ma belle fille. T'es une vraie carte de mode !

— Pas vraiment, mais merci bien.

— Comment ça, pas vraiment ? Veux-tu dire que j'ai pas de yeux pour voir que t'es une petite fille bien mise de sa personne ? J't'une aveugle ? Une niaiseuse, c'est ça ? !

— Non, non, prenez-le pas comme ça, s'il vous plaît.

— M'a t'en faire moé des sivousplaît, ma guenon des beaux quartiers !

La femme en furie fonce dangereusement sur Maryse, paniquée. L'homme à la chemise de chasse s'interpose, armé d'un gobelet.

— Tenez, madame, assoyez-vous. Buvez ça !

Yves, le responsable de la buanderie se met à crier :

— Sortez là c'te folle ! Sinon c'est moé qui la sort !

La femme se calme un peu. Elle marmonne comme pour elle-même :

— Enfin un homme galant qui me paie un verre... ça doit être un cochon...

Elle boit le verre d'un trait puis lance à Maryse :

— Tu viendrais-tu me reconduire à mon bloc, pas loin, ma pitoune ? Ma hanche me fait souffrir autant que les hommes.

Décontenancée, Maryse interroge l'homme du regard. Il lui répond avec un sourire très doux. « Je reviens », lui glisse-t-elle, en ouvrant la porte à la dame.

Sécher

Quand elle revient, l'inconnu n'est plus là. Par contre, en prenant une feuille de Bounce, elle découvre un mot dans la boîte :

« On est pas faits l'un pour l'autre, et pourtant, j'aurais aimé t'aimer. J'aurais été bon là-dedans, il me semble. Tu m'aurais donné une mention d'excellence pour mes caresses. Je t'aurais laissé laver mes cheveux et tous mes péchés. J'ai l'air de dire des niaiseries, mais je les pense, c'est ça le pire. »

Ce qui devrait la flatter la déprime totalement. Elle pense à tous ses petits voyous, ces artistes de qui elle est tombée amoureuse, qui l'ont toujours repoussée. Elle s'était résignée à sortir avec un bon gars, fort en calcul. Il la harcèle maintenant pour revenir ensemble, parce que statistiquement, dit-il, Maryse ne trouvera pas mieux que lui. Elle décide de laisser ses vêtements au service de buanderie; pas le courage de les repasser ce soir.

Repasser

Le lendemain, le patron la convoque à son bureau. C'est pour lui apprendre que sa période d'essai est terminée et que malheureusement il devra la laisser partir. Il lui fait part de sa dure tâche de restructuration du personnel dans un virage vers l'efficience accrue. Maryse sait très bien qu'il veut parler de la tache récurrente sur sa chemise écrue.

Cette nuit-là, elle rêve qu'elle poinçonne des confettis dans une veste à carreaux. L'opération fastidieuse la fait suer à grosses gouttes. Une silhouette apparaît derrière elle et commence à déboutonner son chemisier. Ses grandes mains semblent sur le point de la caresser. Mais non, il se met à la vaporiser avec une bouteille de chasse-taches.

Elle se réveille de mauvaise humeur, se rappelant qu'elle n'a plus rien à porter. Elle enfile un pantalon informe et se rend à la buanderie. La femme à la hanche discute avec Yves; ils ont l'air de mieux s'entendre. Maryse jette un regard circulaire sur la salle des machines : évidemment, l'inconnu n'y est pas.

— Ben si c'est pas ma belle carte de mode ! Tu viens-tu chercher ton chasseur ?

— Euh non, mes vêtements. Pourquoi vous demandez ça ?

— Parce, figure-toé donc, il a gagné le Super 7, le p'tit verrat. J'sais pas combien, mais un bon motton.

Yves opine du bonnet :

— Y est venu nous dire ses adieux : tournée de lavage pour tout le monde ! Pis là il part en bateau à voèle.

La femme, qui maintenant sent le parfum bon marché, renchérit :

— Qui va à la chasse perd sa place, hein mon Yves !

— Ben oui, tenez vos chemises, madame la marquise, elles sont archi chesses !

Maryse leur sourit, même si elle est loin de trouver ça drôle. Elle laisse un généreux pourboire en leur annonçant qu'elle ne reviendra plus ; elle s'est acheté une laveuse. Le mensonge la console un peu, bien qu'il lui faudra trouver une buanderie plus au nord.

Avec son baluchon, marcher jusqu'à la banque lui semble un long chemin de croix. Un voilier... Elle caresse le mot parfumé à l'anti-statique dans sa poche. Si au moins elle pouvait le croiser une fois avant qu'il parte. Et s'il y avait toujours cette étincelle dans ses yeux. Elle a des économies ; elle le suivrait. Le temps d'apprendre à se connaître en mer.

La file d'attente aiguise les nerfs des clients de la banque. Maryse s'en fout; elle a maintenant tout son temps à perdre. Elle regarde son horrible pantalon d'intérieur et se jure de ne porter que celui-ci pendant les prochains mois. Elle compte profiter de son chômage pour renouer avec son autre « soi ». Celui qu'elle a toujours exfolié au gant de crin. Prendre des cours de peinture peut-être. Soudain, elle l'aperçoit ! Dans un costume trois pièces ! Il regarde dans sa direction puis il la voit enfin. Elle lui fait un petit signe de la main. On dirait qu'il va lui répondre. Mais non, il gratte une tache sur son veston.